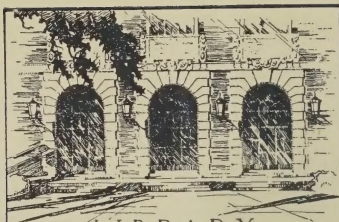


846 B647
Ob



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

846B647

Ob



Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

<https://archive.org/details/bleunoir00bonv>

BLEU-NOIR

Db 52-08507

352-

GINETTE BONVALET

BLEU-NOIR

POINTS & CONTREPOINTS

7, Rue du Général Blaise, 7

PARIS (XI^e)

846B647
Ob

AVANT-PROPOS

Debout! fées des Ombres élues, muses du Paradis, écoutez vers la Terre, main fine à l'ouïe fine, agenouillez-vous au bord de ce nuage, penchez-vous vers la France, écoutez, vous toutes : — Christine de Pisan, Marguerite des Marguerites, Louise Labbé, Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, Doette Angliviel — écoutez, d'une autre muse, la voix presque aussi divine, musicale et sensible, douce et tumultueuse que les vôtres, celle qui vient de naître, à l'air charmé, de Madame Ginette Bonvalet.

Cependant, celle ci, malgré tous ses beaux dons lyriques, parce qu'elle use trop de l'hiatus (à mon gré) je la nommerai la Muse Hiata.

Fi! me voilà bien sévère, moi qui terminai certaine Ballade par cette strophe hardie :

Dépouille-toi de ta vieillesse comme raisins de Chanaan. Dépouille-toi de ta jeunesse comme le vin fait d'an à an. Dépouille-toi, vieillis sans cesse, et deviens jeune en vieillissant.

N'importe, du haut du Paradis, levons notre coupe, buvons une gorgée, deux, trois, de « vieux Chanaan céleste » en l'honneur et à la santé de la nouvelle muse.

Le Paradis? le Ciel? mais je ne suis pas MORT — bien que mon nom rime si excellemment (hiatus) avec ce mot terrible :

PAUL FORT

qui souhaite longue vie et fier succès à Madame Ginette Bonvalet, je veux dire à l'exquise Muse Hiata.

A MON FILS

Venez, petit enfant, donnez-moi votre main.
Il est de clairs pays, de graves, beaux chemins
Où je veux vous mener avant que le coq chante.
Il est de bleus vallons où votre âme tremblante
Percevra des secrets que vous n'entendrez pas.
Venez ! Suivez-moi bien, j'ai préparé vos pas.
La cime où nous montons est pleine de lumière.
Nous suivrons cette route ancienne et familière
Que seule, bien souvent, j'ai gravie avant vous.
Il faut que vous sentiez jusques en vos genoux
Le souffle calme et pur où les regrets s'effacent.
Respirez tout ce ciel ardent, tout cet espace!...
Je vous livre à vous seul mon secret paradis :
Voici l'Amour, d'abord, puissant et insoumis,
Qui vous fera plier sous sa douceur farouche.
Voici le Songe ailé qui frôle votre bouche,
La Joie au front serein d'être fier, brave et fort ;
Voici l'Enthousiasme en son vibrant essor,
Et, dansant à demi, la vive Fantaisie ;
Voici tous les Héros, voici la Poésie !
Je vous donne, voyez, l'Extase et la Beauté,
Le Mystère étonnant des nuits et des étés,

Cette exaltation grandissante de vivre
Avec un cœur toujours brûlant et toujours ivre.
Ouvrez bien votre esprit, ô mon enfant aimé!
Rien d'autre ne vaudra, croyez-moi, ces sommets
Où nous courons tous deux jusques à perdre haleine.
Cela seul reste vrai ; c'est une cantilène
Qu'il vous faudra chanter tout au long de vos jours.
Je veux que vous viviez sans honte et sans détours ;
Je veux, vous qui venez du profond de moi-même,
Que vous soyez mon plus sublime et grand poème.
Et comment pourriez-vous me faire ce chagrin
De vous voir, quelque jour, rebroussant le chemin,
A tant de chers espoirs faisant échec en somme,
N'être qu'un homme, hélas, pareil aux autres hommes ?

LA VIE

La vie enfin n'est pas cette amère sagesse
Où vient buter l'espoir ;
Ce n'est pas cet ennui des jours, cette détresse
Des matins et des soirs ;

Ce n'est pas l'horizon aux étroites limites
Sans rêve ni secret ;
Ce n'est pas ce mur sombre où s'accroche et s'irrite
Un lancinant regret.

Mais vivre!... Ah! cette fièvre inconnue et profonde
Où l'on est entraîné!
Goûter éperdument à la beauté du monde
Et s'y abandonner !

Chérir d'un même amour les arbres, les nuages,
Les petits églantiers,
Le coteau qui se penche au-dessus du village,
Et les moindres sentiers ;

Mettre toute son âme en chaque instant qui passe,
Sans calcul et sans frein,
Et contempler le soir à travers ses mains lasses
Tout ce qui fut étreint.

Vivre!... Mais c'est aller au-devant de vos flèches,
Petit dieu méconnu;
C'est aborder le soir à la fontaine fraîche
Où baignent vos pieds nus;

C'est entre deux chemins, quand le cœur se balance
Si fragile et si haut,
Choisir le plus ardu qui bondit et s'élance,
Pourvu qu'il soit plus beau!

DIX-HUIT ANS

Dix-huit ans qui chantez à la face du monde
Vos immenses espoirs;
Minutes scintillant comme des perles rondes
Qui brillez dans le soir!

Avec tous vos désirs et toutes vos envies,
Bel âge courageux,
Voilà que vous jetez, prodigue, dans la vie,
Votre âme pour enjeu.

D'où vous vient cette fièvre inconnue, excessive,
Qui bat dans votre sang?
Et ce chant haut et clair comme une source vive
Et ce cœur bondissant?

Lorsque tout est possible et pur, lorsque le rêve
N'est qu'une ardente foi,
Retenir en cette heure éblouissante et brève,
Le Monde entre ses doigts!

Vous possédez encore, ô tremblantes années
Où le sort se débat,
Promener, confiant, sur l'âpre destinée,
Un cœur qui ne sait pas!

SOIR

La journée à regret achève son circuit
Et le village entier descend devant les portes.
On ouvre les volets, on attend... L'heure apporte
Une heureuse fraîcheur qui précède la nuit.

Des enfants courent sur le mail, des voix s'opposent ;
Un mot sonore et bref jaillit comme un éclair ;
Un bruit de pas résonne et vient déchirer l'air ;
Sur les longs toits penchés le soir calme se pose.

Parfois un vent léger frissonne, et puis soudain.
L'âme qu'on a tenue à ce jour asservie
Se venge, et d'un seul bond va rejoindre la vie.
Sur la tremblante odeur qui monte d'un jardin.

PARDONNE-MOI, SEIGNEUR!

Pardonne-moi, Seigneur, Toi qui sais tous les drames,
Pour avoir trop aimé;
Pour avoir dans la vie ainsi jeté mon âme,
Et t'avoir oublié!

Pourquoi m'as-tu donné ce cœur ardent et tendre
Bien trop lourd à porter?
Est-ce pour me punir, ou bien pour le reprendre
Et mieux le déchirer?

J'ai cru que le bonheur était dans un seul être,
Je lui ai tout donné;
Je n'ai plus rien à moi que mon mal, et peut-être
Mes jours abandonnés...

Je t'offre ma douleur comme une pénitence,
Et je viens te prier;
Je ne demande rien, aucune récompense,
Simplement ta Pitié.

Pardonne-moi, Seigneur, ô Bonté toute aimable,
Si j'ai longtemps erré,
Puisque je te reviens, meurtrie et misérable,
Et puisque j'ai pleuré!

VINS-TU, O MON DESTIN...

Vins-tu, ô mon Destin, par cette étrange route
Que mon instinct prudent ne sut pas bien garder ?
Entre les plis secrets de ton masque fardé,
M'apportes-tu l'espoir, l'inquiétude ou le doute ?

Je n'ai pas entendu ton pas sur le chemin.
Lorsque j'errais, tranquille, au bord de la nuit vide :
Aucun appel ne vint de ton regard limpide.
Et je ne sentis pas que tu prenais ma main.

Seulement quelque part une voix dit : « Ecoute... »
Et je sus, sans comprendre, à la voix qui parla
Que je n'étais plus seule et que tu étais là,
Marchant à pas sereins dans l'ombre qui s'égoutte.

Vins-tu, ô mon Destin, par cette étrange route ?

AIMER CET INSTANT-LÀ...

Aimer cet instant-là, si divin, si fugace,
Sans rêver au passé, sans craindre l'avenir ;
Pour bien le recevoir en soi faire la place,
Et chasser l'amertume et le noir souvenir.

Aimer ce bel instant qui dans l'heure s'égoutte
Avec un flot léger de frissons et d'odeurs ;
Ne pas le laisser fuir sans que le cœur en goûte
La ronde plénitude et la molle saveur.

Loin du doute qui mord, de la brûlante envie,
Aimer cet instant-là qui vaut toute la vie !

MON AMOUR EPERDU S'EST ENFUI...

Mon amour éperdu s'est enfui dans le vent
Je l'ai chassé de moi par un soir de tempête ;
Il est parti, je crois, sans détourner la tête,
Mais je n'ai vu que lui dans l'horizon mouvant.

Si longtemps il s'est plaint avant de disparaître,
Que dans l'affreux chaos de l'orage éclatant,
J'ai durci mes deux poings, j'ai contracté mes dents,
Et j'ai tué la dernière ombre de son être.

Alors, ayant conquis l'inestimable bien
D'un paisible repos, j'ai crié : « Délivrance ! »
Mais seuls m'ont répondu le vide et le silence
Et j'ai frémi de voir qu'il ne restait plus rien.

Mon amour éperdu s'est enfui dans le vent.
Mais mon cœur, plus jamais, ne sera comme avant.

L'IMPOSSIBLE UNION

Si tu pouvais savoir
Ma faiblesse et ma peine
Si tu pouvais les voir,
Tu y croirais à peine !

S'il ne se dressait pas
Toujours cette barrière,
Si l'on pouvait d'un pas
Revenir en arrière ;

Si l'amour suffisait
A nos esprits avides,
Si l'amour, les baisers
Ne laissaient pas de vides,

Alors tu comprendrais
Sans même une parole ;
Alors moi je saurais
Le mot qui te console.

Mais tu vas, poursuivant
Ta chanson solitaire ;
Mais tu vas, décevant,
Emportant ton mystère.

Tu n'entends pas ma voix
D'un autre lieu venue ;
Tu n'entends ni ne vois,
Et ma plainte est perdue !

CIELS DE FRANCE...

Vous aimer, ciels de France éblouissants et doux,
Lorsqu'avant les longs jours de l'hiver monotone,
Auréolant d'or vif le fastueux automne,
Vous nimbez les tilleuls et les marronniers roux ;

Vous guetter quand à l'aube un cri de coq s'élance
Et que vous êtes gris et de brumes voilés,
Entre les tournoiements des nuages mêlés,
Cueillir un coin de bleu qu'un souffle d'air balance.

Du haut de la montagne ou du fond du vallon,
D'un jardin clos de haies ou de barrières blanches,
Des rivages sableux où la vague s'épanche,
S'émerveiller d'un seul regard tranquille et long.

Que l'heure jusqu'à vous traîne un sillage rose,
Que la nuit immobile allume vos flambeaux,
O ciels de France où passe un rêve triste et beau,
Vous aimer... Et pourtant, désirer d'autres choses.

LE PASSE

Le Passé lancinant erre jusqu'à mon seuil.
Jours enfuis! Jours perdus!... Quel silence retombe,
Quel silence, ô mon Dieu, venu de quelles tombes
Où tout s'appesantit d'un souvenir de deuil?

A peine aurais-je vu votre présent visage,
En vain sur vous mes doigts se seront refermés,
Vos traits, les voilà tous maintenant déformés,
Se dissolvant, pâlis, au fond du paysage.

De vous que reste-t-il, instants clairs et légers?
Ah! Poussière glissante au creux de mes doigts même,
Instants charmants, instants terribles ou suprêmes
Où l'être tout entier avait cru s'engager.

Quel abîme engloutit vos heures déjà mortes?
Ma vie, est-ce bien vous cette pâle clarté
Où l'écho s'est tari sitôt qu'il eût chanté?
Quelqu'un ne viendra-t-il entr'ouvrir cette porte,

Et me mener vers vous, chers voyageurs pressés?
Derrière moi la vie est une plaine nue
Où pas un jardinier n'a percé d'avenue.

Rien n'a jailli de vous, ô mes jours effacés!...

PLUIE

Ciel fermé, dur et bas, couleur de sombre suie.
Dans son accablement pas d'espoir entrouvert,
Et pour nous amener jusqu'au seuil de l'hiver,
Ruisselant, sans colère et sans hâte : la pluie.

Ce n'est pas l'eau d'un dieu qui secoue en fureur
Ses pâles diamants dans les soirs bleus d'orage.
Elle arrive humblement, perfide et sans courage,
Se glisse dans le dos, désagrége le cœur.

Dans la rue immobile où aucun pas n'attarde
Sa course nonchalante, un bruit mou, délavé
S'écrase et sans répit glisse sur le pavé.
— C'est lourd, lourd à porter ce ciel qui nous regarde!... —

Comme la ville est morne et le jardin fané!
Tout s'est-il donc enfui? Plus rien, plus rien ne reste
Du clair enchantement de la saison agreste
Où nous avions pourtant joyeusement glané?

N'aurons-nous désormais que la vitre ternie
Où s'embusque l'ennui... l'ennui des jours de pluie?

AVOIR L'ÂGE ENFIEVRE...

Avoir l'âge enfiévré des lointaines vacances,
Retrouver quelquefois par un brusque détour
Ce mystère flottant aux bords clairs de l'enfance,
Sans être tirailé par la main de l'Amour ;

S'embarquer sans effroi sur un rêve en partance,
Tisser son univers à la couleur des jours,
Les pleurs vite séchés, la pure insouciance,
— N'est-ce pas qu'il est beau cet âge sans retour ? —

Se barbouiller de mûre et de groseille acide,
Jouer à se cacher sous les soleils géants,
Courir dans les sentiers, rouler dans l'herbe humide,
Ouvrir un regard neuf vers un monde béant,

Grisé de liberté... Puis s'endormir le soir
Avec tant de trésors qu'on est seul à savoir !

LE CAVALIER

Il vient, il vient, le Cavalier
Sur son cheval couleur de suie;
Il court, il court sans s'arrêter,
A travers vent, chaleur et pluie!

Arrêtez-le, ô bonnes gens,
Que l'on voie un peu sa tournure!
Est-il Espoir? Est-il Argent?
Est-il Amour, Rêve? Aventure?

Hélas il fuit, le Cavalier!
Sourd à la peine et à l'envie
Il disparaît sur son coursier,
Indifférent comme la Vie!

CE SOIR, TU ES PASSEE...

Ce soir, tu es passée en courant dans mon rêve.
Tes cheveux dénoués s'éparpillaient au vent,
Et tes deux bras tendus semblaient, en s'élevant,
Vouloir saisir le monde en la minute brève.

Tes petits pieds légers ne sentaient pas le poids
Des vains regrets errants ni des abîmes vides;
Avec tes genoux nus et ces deux mains avides,
Vers quoi t'élançais-tu, claire enfant d'autrefois?

Image d'un instant, douce petite fille
— Tablier de cretonne et longs rubans flottants —
Cœur prêt à recevoir, âme d'un autre temps,
Hardiesse et fierté, jeunesse qui pétille,

Vers quoi t'élançais-tu sans tourner ton regard?
Vers quel sûr avenir? Quelle ardente espérance?
Pour ce but mystérieux, toi qui fus mon enfance,
Dis-moi, petite fille, est-il vraiment trop tard?...

DIMANCHE SOLITAIRE

Le jour se traîne
Où tu n'es pas.
Dimanche égrène
Son ennui las.

Encore une heure,
Et puis au bout ?
Au bout demeure
L'ennui : c'est tout !

Et moi je reste
Attendant quoi ?
Un signe, un geste ?
Peut-être toi...

CHANSON DE PRINTEMPS

Dans le jardin en pente douce,
Rit le printemps,
Vole et bondit, nous éclabousse
Un bref instant.

Au long du mur un chat s'étire,
Ventre au soleil.
On l'entend qui bâille et respire.
Sieste ou réveil ?

Sous la fenêtre une aubépine
Rosit ses fleurs ;
Nonchalante, étendue et fine,
Sur sa pâleur

Renaît l'espoir. Ailleurs se glisse,
Comme à mi-mot,
Le bruit du gravier qu'on râtisse,
Près du jet d'eau.

Les fleurs des pommiers s'éparpillent,
Et l'hiver las
Se meurt dans un flot de jonquilles
Et de lilas.

Et ma chanson s'enfuit légère,
De la maison,
Sur le trèfle et sur la fougère
Vers l'horizon !

LE FIL

Entre vous et moi, plus rien ou presque... L'absence
Des lettres quelquefois, et puis de longs silences ;
Des souvenirs épars d'anciens bonheurs finis
Qui ont cet air de doute irréal et terni
Des choses d'autrefois... Que leurs cendres reposent !
Tu ne veux pas les voir, ou peut-être tu n'oses.
Tu m'écris de là-bas : « Je pense bien à toi. »
Mais rien n'est plus pareil... Les jours passent, les mois...
Et tu parles du fil, du fil qui nous relie
Mais où danse, aux deux bouts, chacune de nos vies !
Dansez ô mon Bonheur ! Dansez ô mon Tourment !
Solitude fidèle, allons, c'est le moment,
Joignez-vous à la ronde, à la valse éperdue.
Et vous, mon bel amour, vers qui j'étais venue
Un lointain jour passé, sur ce fil étiré,
Sur ce long fil ténu, dansez... ou bien mourez !

MARINE

Je vous envoie, ô Solitaire dans la Ville
Qui n'avez pour clarté qu'un horizon frileux,
Un peu de ce matin rayonnant et tranquille,
Un peu de mon soleil, même un morceau de bleu.

L'air a ce goût troublant des incertains voyages.
Entre les rochers noirs, un enfant accroupi
Écoute la rumeur monter d'un coquillage.
— Mon Dieu, sentez-vous bien cet instant de répit?

Il fait si doux, si chaud!... Comme la mer est calme!
Un vol capricieux de mouettes s'ébat;
Le vent du Sud agite une ondoyante palme;
Comme ce ciel est beau que vous ne voyez pas!

Dans le port bruit l'appel des bateaux en partance,
Mais là-bas, loin, très loin, n'est-ce pas sur le flot
Une barque endormie et qu'un rêve balance
Ou bien quelque mirage entre le ciel et l'eau?

...Et puis, venu d'ailleurs, ce cri d'un matelot...

DIVERGENCES

Pas un sentier, pas un chemin
Ne nous conduira vers la route
Où dans un rêve obscur j'écoute
Mourir l'espoir du lendemain.

Pas une lumière à nos portes
Pour guider nos pas incertains.
Vers quel autre inconnu destin
As-tu pris ton vol de la sorte ?

Quel tourbillon vient d'effacer
La trace du dernier vestige ?
Dans nos cœurs la flamme se fige
Et va sombrer dans le passé.

Je ne sais pas si tu m'oublies
Mais si je lance à pleine voix
Ton nom vibrant comme autrefois
A travers la terre amollie,

Je crois que tu n'entendras plus.
La vie emporte ton visage...
Avant d'effacer ces images,
Que de pleurs il nous a fallu !

ANNIVERSAIRE

Et pourtant ce fut bien, jadis, un jour unique!...
Hier formait à peine une ombre sur nos pas
Lorsqu'il lança sur nous le pan de sa tunique.
Nous l'écoutions monter et nous ne parlions pas.

Il vint et s'en alla... Cœurs déments, cœurs étranges,
Qu'en avez-vous donc fait d'un si puissant bonheur?
Il n'en reste qu'un tas de cendre qu'on dérange
Et ce calendrier sans forme et sans couleur.

Ne pouvait-elle attendre encor un peu, la vie,
Pour détruire à jamais la date qui fut nôtre?
Chers instants de ferveur et de mélancolie,
N'êtes-vous maintenant qu'un jour comme les autres?

ENEZ A MON SECOURS...

Venez à mon secours, paisible et pure enfance !
Tout est vil et mesquin, tout est nuit et chaos.
Est-ce bien là ce monde — absurde incohérence —
Que vous aviez créé si lointain, mais si beau ?

Venez à mon secours, jours d'espoir, jours de joie !
Il y eut, je le sais, de clairs matins chantants,
Des rires et des cris, des rondes qu'on déploie
Et qui font l'heure douce et merveilleux l'instant.

Mais tout s'en est allé comme ce bateau ivre
Lancé par le poète, et dans l'ombre ce soir
Demeurent seulement la grande peine à vivre,
Le doute et la laideur, périls âpres et noirs.

Venez à mon secours, Musique insaisissable
Qui guidiez autrefois mes rêves incertains
Et de votre voix d'or redites-moi la fable,
O sublime Harmonie, oubliée en chemin.

Venez à mon secours, Divine Présence, Etre
Dont j'implore le nom, que je prie à genoux.
J'ai renié vos dons, j'ai blasphémé peut-être,
Mais si vous le vouliez je pourrais croire en vous.

Vous ne permettrez pas que tout sombre et tout mente.
Répondez-moi, Seigneur ! Dieu, ne restez pas sourd !
Ne laissez pas périr mon âme en la tourmente,
Dieu, si vous existez, venez à mon secours !

UN JOUR JE M'EN IRAI...

Un jour je m'en irai par un chemin étroit,
Sans aide et sans appui vers la sombre épouvante.
Je verrai s'obscurcir la nature mouvante
Et s'éteindre, perdu, mon dernier cri d'effroi.

Vous m'abandonnerez à cet atroce froid,
Rejetée à jamais par la terre vivante?
Je n'aurai plus vos yeux ni votre âme fervente,
Et vous n'aurez de moi rien d'autre qu'une croix?

Le soleil que j'aimais et la lumière toute
S'en iront cheminer au delà de ma route
Durant que je fuirai vers l'amère torpeur?

Ne ne laissez pas seule à l'heure du silence!
J'ai peur de cette nuit, j'ai peur de cette absence,
Et ton œil qui me fixe, ô Mort, me fait horreur!

NEIGE

Toute lisse,
Elle glisse
Et descend
En passant
Sur les arbres,
Qu'elle marbre
De flocons
Blancs et ronds.

Poétesse,
Elle tresse
Le manteau
Du hameau.
Voix feutrée,
Chair poudrée,
Tout pâlit
Et mollit.

Où va-t-elle,
Irréelle?
Quels accords,
Quels décors,
Où les choses
Se reposent?
Nul rameau,
Pas un mot.

Le silence
Se balance...

MON CŒUR, ON VOUS A LAISSE...

Mon cœur, on vous a laissé
A vos peines solitaires.
Déçu, malheureux, blessé,
Mon cœur, on vous a laissé.

A qui le donnerez-vous
Cet amour qui vous altère,
Si terrible, et puis si doux ?
A qui le donnerez-vous ?

Bien trop vous aviez rêvé
Sur un peu d'espoir peut-être
Il s'est éteint, inachevé...
Bien trop vous aviez rêvé.

Mon cœur, tout est-il fini
Par la faute d'un seul être ?
Dressez-vous fier et hardi
Mon cœur, tout n'est pas fini.

A L'HEURE DU REVOIR...

A l'heure du revoir, mon bonheur préféré,
Je ne saurai de vous que des bribes d'enfance,
Je n'aurai recueilli qu'un trop grave silence,
Dessous l'écran lointain de votre front serré.

Et vous serez un homme, et je regarderai
Cet enfant inconnu qui grandit et s'avance
Et dont toute l'histoire est une longue absence,
Je le regarderai, pâli, dans un portrait.

Vous reviendrez vers moi, si plein d'amour peut-être,
Mais rien n'empêchera que vous soyez cet être,
Avec une âme étrange, avec une autre voix,

Et me penchant sur vous par-delà tant d'années
Trop lourdes à souffrir, âpres et profanées,
Je chercherai l'enfant qu'on m'a volé deux fois.

ROSE COUPEE

Quelquefois elle passe
Devant mon horizon,
Blancheur qui se prélasse,
Eclairant la maison,
Quelquefois elle passe...

Et puis retombe, lasse,
Dans sa morne prison,
Se mourant avec grâce
Pendant que nous lisons,
Et puis retombe, lasse...

SE PEUT-IL...

Se peut-il qu'il existe une animale paix
Cachée au fond de l'heure unique et passagère,
Et laissant dans le corps ivre, chaud et défait,
S'endormir assoupie une âme plus légère?

Bientôt l'ombre noiera toute la floraison
Et le pommier ardent et la sauge craintive;
L'instant, ma chère, est bref de la belle saison,
Laisse-le t'imprégner de sa caresse vive.

Avant qu'il ne soit tard ne peux-tu la goûter,
O pêcheuse de lune, ô vagabonde folle,
Cette immobile paix dans ce jour bleu d'été,
Sans tourments, sans désirs, sans rêve et sans parole?

A ANNA DE NOAILLES

Quand le poids est trop lourd d'un ardent horizon,
C'est à vous que je pense au fond de juillet ivre,
Vous qui n'aimiez rien tant que la splendeur de vivre,
Et chantiez le soleil, la terre et les saisons.

Cœur innombrable et fier, de votre foi païenne
Vous répandiez sur nous le rouge flamboiement;
Fuyant l'oppression d'un incessant tourment,
En vers puissants montait votre voix magicienne.

Ame que tortura l'angoisse de la mort
Et qui vite voulut, en passant sur le monde,
Laisser un souvenir de sa chaleur profonde,
Quelque chose de vous vibre et tressaille encor.

Dormez, dormez en paix, fille de Grèce antique,
Puisque de votre cri dont le ciel résonna
Demeure à tout jamais, ô douloureuse Anna,
Cet accent éternel, immense et pathétique.

DANS TA SPLENDEUR INDIFFERENTE...

Dans ta splendeur indifférente,
Que perçois-tu de mes ardeurs?
De mon amour, de ma tourmente,
Et de mes exultants bonheurs?

Ton œil clair jamais ne s'alarme
Pour tout ce qui me fait pleurer;
Ni la colère, ni les larmes,
Ne pâliront un front serré.

Et je m'en vais à la dérive,
Tandis que tu poursuis ailleurs
Ta marche sûre et primitive
Qui ne veut pas de ma ferveur.

NOSTALGIE

Ardent et pur va mon désir
Vers un royaume inaccessible;
Nul ne pourra le ressaisir
S'il a pris l'infini pour cible.

On le dit fou parce qu'au ciel
Courageusement il s'élance.
Dans les vides intersticiels
Il boit les gouttes du silence

Et rêve de trouver là-haut
Quelque absolu qui le délivre;
Mais le corps est un dur bourreau
Qui ne veut pas le laisser vivre;

Et peut-être qu'il restera
Englouti par un soir d'orage,
Et peut-être qu'il tombera
Avec un dernier cri sauvage.

Toujours recherchant la splendeur
Et mal à l'aise dans la vie,
Mon désir est un voyageur
Qui promène sa nostalgie...

« ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR... »

(Henry de Montherlant.)

Encore un instant de bonheur!...
Laisse entrer l'ombre violette
Et se répandre dans nos cœurs
Sa nonchalance et sa splendeur.
Ouvrons la porte à cette fête.
Il n'est plus trouble ni rancœur,
Ni désespérance ni peur.
Dans les plis de l'heure parfaite
La joie est là, pure et secrète.

Demain reviendra la douleur,
Mais pour ce soir, ô Dieu, arrête
Le mal suspendu sur nos têtes.
Encore un instant de bonheur!...

MATIN D'AUTOMNE

Cher matin bleu et roux cognant à la fenêtre
D'un si joyeux élan,
M'apportez-vous l'ardeur du jour qui vient de naître,
O matin turbulent?

Je vous prie, égarez dans votre cœur qui chante
Mon cœur intimidé,
Et laissez en passant votre robe amarante
Vêtir sa nudité.

Ma Jeunesse, oh ! courons, furtives passagères,
Sans perdre un seul instant,
Et baignons dans la brume impalpable et légère
Nos fronts en même temps.

Venez, nous soufflerons sur les dernières franges
De brouillard déchiré,
Et nous nous jetterons dans l'ambre vif, l'orange,
Le doux brun mordoré.

Nous entendrons siffler les transparentes notes
Et les premiers rondeaux
Du loriot, du merle et de la gélinotte
Cachés dans les ormeaux.

Je veux tout retenir, tout étreindre, tout prendre :
Les bruits sur les sentiers,
Et le frémissement aigu, subtil et tendre
De l'herbe sous mes pieds.

Je veux sentir crisser les feuilles jaunissantes
Où plongeront mes mains,
Et recueillir en moi leur âme évanescence
Egarée en chemin.

Puis, buvant la lumière et l'ivresse profonde
Du jour harmonieux,
Je crierai vers le ciel : « Nous possédons le monde,
O matin glorieux ! »

IL EST TROP TARD POUR LE BONHEUR!...

Il est trop tard pour le bonheur!...
Et si, dans vos habits de soie
Vous veniez, Douceur, Amour, Joie,
Ah! que vite vous auriez peur!

Tant de morts se sont intallées,
Tant d'échecs et d'âpres combats;
On n'entre pas dans ces cœurs-là,
Même avec votre danse ailée!

Ce n'est plus le temps des départs,
Car la Douleur, cette voleuse,
N'a rien laissé pour l'heure heureuse.
O mon Bonheur, il est trop tard!...

IL NEIGEAIT AUJOURD'HUI...

Il neigeait aujourd'hui des fleurs de marronnier
Couleur claire d'opale;
Mollement s'élançaient dans le ciel printanier
Leurs arabesques pâles.

Leur fragilité tendre a couvert le chemin
Et dessus nous marchâmes.
Qu'en avez-vous donc fait, ô pesants corps humains,
De ces petites âmes?

Demain ne restera dans l'ombre des sentiers
Qu'une blancheur pillée;
Mais aujourd'hui pourtant les fleurs de marronnier
Neigeaient, éparpillées!...

JARDIN DE LINDFIELD

O jardin que je vis à travers une grille,
Chemin de nulle part où le bel éther brille,
Ouvrant sur une porte et puis sur l'infini!...
Entre les ifs taillés et les buissons ternis,
Qui passe lentement aux milieu des allées?
De jardin en jardin glisse une forme ailée.
Est-ce une femme? Un moine? Un regret captivant?
Est-ce une voix qui parle? Est-ce le bruit du vent?
Une robe s'envole et monte une prière...
Qui est-ce, ô dites-moi, vous Chevaliers de pierre
Guettant sur votre tour depuis quatre cents ans?

— C'est une histoire longue et triste... Allez-vous-en!
Ne venez pas troubler l'ombre mystérieuse
Qui flotte à ciel ouvert; ne venez pas, rieuse,
Jeter ici l'éclat de votre vain propos,
Mais laissez l'âme obscure à son secret repos.
Elle aime le silence et ne veut pas d'amie.
Partez! Partez sans bruit! Cette âme est endormie...

TEL QUE VOUS ÊTES LÀ

Je veux garder en moi votre image intouchée,
Tel que vous êtes là, votre nuque penchée,
Courbe ronde adoucie au centre du lit blanc,
Le pli de votre cou, votre front turbulent
Où rit quelque malice à l'affût, petit diable !
Tel que vous êtes là, tous vos rêves friables...
Je veux votre abandon, votre cœur ingénu,
Et puis, ne pas savoir qu'un jour un inconnu
Passera dans vos yeux sous un dur regard d'homme.
Je vous enclos en moi, vous que tout bas je nomme
Pour ne pas effrayer votre songe flottant,
Et veux vous garder bien, petit oiseau chantant
Qui volerez bientôt de par le vaste monde,
Tel que vous êtes là, vous, ma douceur profonde !

NUAGE

Un nuage est passé,
Pâle, blanc,
Turbulent,
Un nuage est passé
Irisé.

Quelle ombre très légère
Suspendue
Est venue?
Quelle ombre très légère
Étrangère?

Un rêve éclaboussé
Dans le ciel
Irréel,
Un rêve éclaboussé
Est passé.

O voyage!
O mirage!
O nuage
Effacé!

COMPLAINTÉ

Mon cher amour, loin est allé
Un soir, un soir sur un rivage;
Et dans la mer il est allé
Pour un obscur et long voyage.

Combien de temps a-t-il ainsi
Erré, erré, dans la nuit vague,
Portant son mal et son souci,
Jusqu'au moment où vint la vague

Qui l'enroula comme un linceul?
Appel, appel de l'autre monde?
A-t-il eu peur de partir seul,
En s'enfonçant dans l'eau profonde?

Ses yeux sont-ils restés ouverts,
Tout grands, si grands dans l'épouvante,
Contemplant fixement la mer
Où brille une faune mouvante?

Peut-être aussi qu'il a crié
Vers moi, vers moi son agonie.
Mais j'étais loin et je croyais
Qu'elle était longue encor, la vie!

Et maintenant il est trop tard!
Jamais, jamais son cher visage,
Jamais sa voix ni son regard
Ne reviendront du grand voyage.

Devant moi cet abîme noir,
Plus rien, plus rien que ce silence.
Et dans mon cœur son désespoir
Avec le poids de ma souffrance...

SI TRANQUILLE EST LA NUIT...

« *So still is the night.* »

(Vieux chant anglais.)

Si tranquille est la nuit, si calme est ma demeure!...
La lune s'est levée, hautaine, et voici l'heure
Où passe d'ordinaire un vieux démon qui pleure.

Ah! non, qu'il n'entre pas! Que l'astre encore un peu
Mette comme un écran sa paix entre nous deux
Me laissant hors du vol de son aile de feu.

Ce ciel est sans angoisse, et l'ombre, sans histoire.
Un étrange sommeil engourdit ma mémoire,
Flottement mi-conscient d'un monde aléatoire.

Si tranquille est la nuit... Rien ne bouge au dehors;
Si calme est ma maison qu'on croirait un décor,
Et si vide est mon cœur que, peut-être, il est mort...

JE LANGUIS LOIN DE VOUS...

Je languis loin de vous, ô mon enfance altière,
Quand j'étais libre encor et que j'aimais les jeux
D'un cœur non partagé ; de vous, chère lumière,
Printemps des jours heureux !

Oh ! La jonquille éclore et la nouvelle mousse
Apportant jusqu'à moi un vif espoir flottant,
Lorsque j'étais aussi cette vibrante pousse
Qui croît, et puis attend...

De vous, jours éblouis des moissons fructueuses
Dont l'or se déversait dans le creux des chemins,
Midis de plein été, siestes paresseuses
Sentant l'herbe et le thym.

Comme je me jetais, fascinée, incertaine,
Au milieu des prés blonds, des groseillers flambants,
Me penchant pour sourire auprès d'une fontaine,
A mon reflet tremblant !

Je rêve aussi de vous, soirs profonds de Septembre
Avec votre silence et vos jardins mouillés,
Vos branches s'effeuillant et les colliers d'ambre
Des arbres dépouillés;

Avec votre regret qui traîne et qui persiste
De n'avoir du bonheur plus que le souvenir;
Avec votre air frileux et cette douceur triste
De ce qui va finir.

Je languis loin de vous qui fûtes infidèles
Et n'avez pas tenu ce que vous promettiez,
Et je vous garde encore, cachés en mes prunelles,
Beaux jours inoubliés!

POURQUOI ME SUIVEZ-VOUS...

Pourquoi me suivez-vous, spectre de mon amour,
Ombre flottante et vaine accourant quand je cours ?
Pourquoi me cachez-vous la brève transparence
Des instants de bonheur, avec votre aile immense ?
Perception aiguë et lancinant tourment,
Poison sous chaque joie, ô visage qui ment
Revenu me donner le masque de la vie !
De vous que reste-t-il ? Quelle pâle effigie ?...
Bruit d'un trousseau de clés résonnant à nouveau,
Voix des jours anciens qui parle encore... Mots
Hérissés, abrupts, douloureux à entendre,
Mots exaltés d'amour, mots chuchotés, mots tendres ;
Pas soudain reconnu martelant l'escalier,
Regard qui m'accompagne et geste familier
D'une main soutenant une tête un peu lasse :
Ultime vision que nul présent n'efface,
Qui guette chaque jour et chaque nuit attend...
Ne pouvoir échapper ! Et puis à chaque instant
Heurter son front malade à la finale absence ;
Que tout soit englouti mais que tout recommence !
Non, je ne pourrai pas soutenir cet effort
D'effacer en mon cœur ton passage et ta mort,
Où s'il me faut, sans toi, continuer à vivre,
Qu'on m'ôte ce fantôme, ô Dieu, qu'on m'en délivre !

GOUTTES

Une goutte
Qui s'égoutte
Sur un toit;

Une pluie
Qui s'essuie
Dans le bois.

Bruit de flaque,
Pas qui claque
Au dehors;

Eau magique
Nostalgique
Vers le port.

Une larme
Qui désarme
Dans un œil,

Refoulée,
Consolée
Par l'orgueil.

Perle ronde,
Vagabonde
Et s'endort;

Eau qui tremble
Et ressemble
A de l'or.

Une goutte
Qui s'égoutte?
Oui., sans doute.

NON, TU N'ETAIS PAS TOUT...

Non, tu n'étais pas tout. Ce bonheur limité
Qui me venait de toi laissait mon être avide,
Et souvent mon élan fugitif a buté
Sur ton cœur impavide.

Car ce ciel vaste et pur que tu ne voyais pas
Dans le cercle enfermé de ton étroit empire,
J'y allais solitaire et m'enivrais là-bas
Du meilleur et du pire.

Se détournant de toi, mon désir absolu
Parlait d'une autre voix et d'un autre langage,
Ardent, enthousiaste, ou lucide et déçu
Devant ta seule image.

Non, tu n'étais pas tout... Pourtant j'ai tout perdu.
Au delà de nos joies et nos vies imparfaites
S'est dressé l'implacable, et rien ne fut rendu
A nos âmes défaites.

Et depuis j'ai marché sans entendre et sans voir,
Avec le souvenir de ton visage blême.
Toute une part de moi mourut avec ce soir
Où tu sombras toi-même.

OU J'AVAIS MIS MON CŒUR...

Où j'avais mis mon cœur, des rôdeurs sont venus.
Ils glissaient dans la nuit en agitant la frange
De leurs longs manteaux noirs; et puis ces inconnus,
En emportant mon cœur ont eu un rire étrange.

Où j'avais mis ma joie, un orage est passé,
Déchirant la nature et crachant le tonnerre.
L'éclair bleu et la flamme après eux n'ont laissé
Qu'une tache de cendre éparse sur la terre.

Où mon espoir était, la bruine des jours
A tissé l'océan de milliers de gouttes;
Nul ne l'a vu sombrer dans la grande eau qui court.
L'espoir, c'est le plus lent à bien mourir, sans doute.

Où j'avais mis mon rêve, le masque de l'hiver
A laissé se durcir un blanc sillon de givre,
Et dans ce champ immense, immobile et désert,
L'âme désagrégée attend qu'on la délivre.

VENEZ, QUE JE VOUS CHANTE...

Venez que je vous chante en mots clairs et légers,
Mon Rêve, en mots brillants et doux, en mots de gloire!
Vagabond trop fuyant, pâle, terne, effrangé,
Je vous habillerai de satin et de moire.

Ils disent que je vis de votre illusion
Sans rester fermement accrochée à la terre.
Eh bien alors, tant mieux! J'oublierai ma prison
En écoutant monter votre voix familière.

Et riche, vous irez hors de leur cercle étroit;
Haut, vous envolerez vers la sphère sacrée;
Fier, vous ne craignez pas de transpercer leurs toits
Par où s'échappera mon âme délivrée.

Poésie, ô douceur! Étrange volupté!
Sans vous je ne suis rien et ma vie est perdue.
Vous m'avez tout donné quand tout me fut ôté;
Pour l'ineffable don, grâces vous soient rendues.

Chantez, mes vers, chantez sans vous soucier d'eux.
Et puis, si c'est ma voie enfin, pour trouver Dieu?...

JE NE PEUX OUBLIER...

Ecoute, ô toi, écoute!... Au fond du gouffre immense
Vient s'épuiser ma voix qui longtemps t'appela,
Mais je n'ai rencontré que le vide et l'absence,
Quand je me suis penchée à ton noir au-delà.

Pas à pas j'ai suivi ta brève et triste marche,
Jusqu'à sentir en moi le vertige de Dieu,
Et mon âme, soudain prête à franchir cette arche,
Mon âme reculer en se cachant les yeux ;

Jusqu'à sentir trembler à la limite extrême
L'esprit terrifié : « O mon amour perdu,
Dis-moi ce que tu sais hors de l'atteinte humaine,
Est-ce paix ou néant?... »

Tu n'as pas répondu !

Ton visage flottant a franchi cet espace,
Me laissant immobile et glacée à la Porte,
Et le dernier remous qui troubla la surface
Referma sur mon cri son eau livide et morte.

En vain le monde appelle et tout dit : « Recommence ».
Je ne peux oublier ce pays d'où je viens,
Ce pays où tu es dans l'ombre et le silence,
Dont l'épouvante encor me poursuit comme un chien !

JE NE SAIS PAS PARLER...

Je ne sais pas parler. Je ne sais qu'écouter
La voix qui chante en moi au creux pur du silence,
La voix triste qui pleure et pourtant se balance
Entre deux infinis sans jamais s'arrêter.

O musique divine! O accents déchirants
Dont l'écho se déploie et dans mon cœur résonne!
Laissez-la s'échapper! Ne dérangez personne,
Car il lui faut aller où va son rêve errant.

Un à un les bonheurs s'échappent de mes bras.
Mon âme, il vous faut dire adieu à l'espérance
Et quand vous serez seule avec votre souffrance,
Alors peut-être, ô Dieu, la Voix triomphera!

UN RAYON

Un rayon d'or brillant a frappé la fenêtre
— Mon clair amour d'antan, où êtes-vous allé?
Ce rayon d'or n'était qu'un jeu d'enfant peut-être,
Et mon amour d'antan, quelque rêve envolé.

La fenêtre n'est plus qu'une image ordinaire
Et la vie au dehors pâlit avec le temps.
Pourquoi vous retourner si souvent en arrière?
Ma chère, il est parti, le clair amour d'antan.

A L'AMITIE

A Yvonne Cavelan.

Comme une boule de cristal
Ma joie a bondi jusqu'à toi;
Comme l'épée au dur métal
Mon mal a retenti en toi;

Tu m'as rendu d'un cœur égal,
Plus douce cette joie,
Et moins aigu ce mal.

IMPUISSANCE

Jusqu'où vas-tu creuser, ô ma douleur profonde,
Ton trou noir et béant?
Ne peux-tu me laisser au moins revoir le monde
D'un cœur indifférent?

Ah! Pour me retenir enfermée en ta cage,
Point besoin de verrous!
Rien que ta rauque voix qui tue et qui saccage
Et me poursuit partout.

Emporte bien serré dans tes griffes avides,
Veilleuse des chemins,
Ce qui fut la fierté et la force intrépide
De mon courage humain.

Ne cherche plus d'appât. Toutes les joies offertes
Brisent net leur archet.
Va... Tu peux devant moi laisser la porte ouverte,
Je ne peux plus marcher!

LA CHANSON DU CONDAMNÉ

Long rayon de ciel bleu qui jusqu'ici descend
Entre les murs glacés ruisselants de salpêtre!
Une aube naît encore... Encore une peut-être
Dont un peu de soleil réchauffera mon sang.

Dans mon trou, sans répit, j'imagine l'espace.
Qu'il ferait doux marcher sur la route au dehors
Avec ce clair matin tout autour de mon corps
Et le parfum mouillé de la bonne herbe grasse!

L'ombre du monde oscille et frémit sous ma main,
Toujours inaccessible à mon lourd esclavage.
Ah! je me saoulerai de voix et de visages
Quand je retournerai vers les pays humains!

Mais dans le noir couloir, ce bruit confus qui semble
Progresser indécis dans l'exil habité,
Est-ce le chant craintif, triste et désenchanté
De cette plainte amère où mon cœur pleure et tremble?

Un pas traîne et s'arrête; on pousse le battant...
Est-ce vous qui venez ouvrir enfin ma porte?
Des prisons, il arrive, ô mon Dieu, que l'on sorte!
Répondez! Répondez! Depuis des mois j'attends...

« Préparez-vous, dit l'homme, à mourir maintenant. »

CIEL DE PARIS

Le miracle nous vient de ce ciel sans égal,
Immuable et changeant, qui glisse sur la Ville
Et promène sans fin sur les âmes débiles,
L'arc aux mille couleurs de son vibrant cristal.

Sensible et rayonnant, invitant au voyage,
Il tisse des manteaux de caprice et de vent,
Et dans l'orbe éternel de ses aspects mouvants,
Ce ciel est une mer où planent les mirages.

Embarquons-nous, amants heureux, tendres oisifs,
Car au-dessus des toits s'offrent des découvertes;
Traversons la fenêtre et les deux mains ouvertes,
Allons-y déchaîner tous les rêves captifs.

Vois, de si loin les ponts ont l'air de se suspendre...
Il coule autour de nous l'or immatériel
Des flocons de soleil plus fondants que du miel
Et Paris bat dans l'ombre ainsi qu'un grand cœur tendre.

Notre-Dame s'endort au bout de la Cité;
Son visage penché sur le lit de la Seine
Ecoute la rumeur des prières humaines
Et l'ample espoir jailli de son éternité.

Les marchandes aux fleurs ont fermé leurs boutiques;
L'âme des vieux pavés s'exalte avec la nuit;
Et cheminent les quais, et coule l'eau sans bruit,
Dominés par l'envol d'une flèche gothique.

Chute molle d'un jour... L'embrassement s'éteint;
Le dernier chant se tait... Déjà la Ville change,
Et je sens près de nous le frôlement de l'Ange
Qui va, levant très haut le flambeau des matins

Et refermant le cercle immense de la ronde,
Emporter la lumière à l'autre bout du monde!

CETTE VOIX CLAIRE...

Entendez-vous cette voix claire
Chantant ici de tous côtés,
Et cette âme tendre et légère
Qui monte à l'assaut de l'été?

Toujours plus haute, elle s'envole,
Toujours plus vite elle revient,
On dirait une farandole
Bousculant tout le vieux jardin.

Elle rit, elle tourbillonne,
Fleurit les acacias neigeux,
S'enroule à toutes les colonnes;
C'est un interminable jeu.

Une glissade vers l'ornière,
Une cascade sous l'auvent,
Elle bondit sur la barrière
Et s'enfuit à travers les champs.

Les oiseaux voyageurs le savent;
Ils cueillent ce bonheur léger
Qui passe dans le ciel suave
Avec l'odeur des orangers.

Après tant de froid, tant de givre,
Voici venir le bel été.
Cette voix claire nous délivre,
Mon amour, il faut l'écouter.

Voici la fin de nos tristesses
Et des jours d'hiver obscurcis.
Il est grand temps, ô ma Tendresse,
De vivre heureux et sans souci !

MATIN VERT PALE

C'est un matin vert pâle et triste — aube de givre —
Qui vous laisse dolent au creux de l'oreiller.
Dieu ! Que l'effort est grand de renaître et de vivre
Avec tout cet hier qu'on voudrait oublier !

Les regrets lancinants, la flottante souffrance
Retombent sur un cœur qui n'est pas préparé.
Faut-il porter encor le poids de ton absence ?
Et que me fait ce jour puisque tu m'es ôté ?

O matins d'autrefois tout remplis de promesses,
D'heureuse impatience et de bonheurs légers,
Vous aviez le visage ardent de ma jeunesse
Lorsque l'amour dormait, paisible et sans danger.

Rendez-moi ce parfum des fleurs après la pluie ;
Rendez-moi la chanson de mes dieux familiers
Au temps où je courais vers la vitre pâlie
Pour voir le soleil rire au pied des espaliers.

Que sont-ils devenus ces réveils de l'enfance
Où la Joie éperdue entraînait par les carreaux,
Où les yeux éblouis voyaient le monde immense
Dans chaque matin neuf, étincelant et beau !

TRAIN

Rouler, rouler sans fin...
La marche cadencée
Poursuivant son chemin
Par la vitre baissée
Apporte ce refrain.

Maisons, champs, paysages,
Filent comme un éclair.
Ils n'ont qu'un bref visage,
Ils sont nus, ils sont clairs,
Et dans leur court passage

Ne jettent aucun sort.
Divague ma pensée,
Et ma peine s'endort
Si mollement bercée
Dans ce fuyant décor.

Cette course irréaliste
Où rien n'a plus de poids,
Cette course va-t-elle
M'emporter loin de toi
Vers quelque aube nouvelle?

Vais-je tout oublier
Des larmes, des orages,
De mon cœur tiraillé
Par ta lointaine image,
Et nos bonheurs pillés?

Mais la Bête assoupie
Bientôt s'éveillera,
Et reviendra la Vie
Quand le train stoppera,
Celle qui pleure et crie.

Je peux bien m'appliquer
A croire en mon courage,
Je peux bien me moquer!

A la fin du voyage,
Ma peine est sur le quai.

DEPOSSESSION

Lorsque j'ai resserré les doigts pour vous étreindre,
O mon bonheur ardent,
Je savais les dangers, tout ce qu'il nous faut craindre
De la Vie et du Temps.

Mais vous veniez très tard. J'avais payé de larmes
Tant d'espoirs condamnés...
Vous paraissiez si fort, et je n'avais d'autre arme
Que mon cœur obstiné !

Comment aurais-je su que pour d'autres rivages
Vous alliez traverser ?
Vous étiez là, si clair !... C'était votre visage,
Je vous reconnaissais.

Et pourtant, cet instant où ma main téméraire
A cru vous retenir,
Cet instant s'est fermé sur votre ombre éphémère
Qui venait de mourir.

Croyant saisir le monde et sa magnificence
Au reflet d'un miroir,
Je n'abritais déjà que votre pâle absence,
Sans même le savoir !

CLAIR-OBSCUR

Ce n'est pas tout à fait la nuit, mais le jour sombre
 Dans un grand inconnu.
Le contour imprécis des arbres dresse une ombre
 A l'angle du mur nu...

Ce n'est pas tout à fait le rêve, et notre veille
 Glisse entre chien et loup,
Dérivant lentement vers l'heure qui sommeille
 Au creux de nos genoux.

Ce n'est pas tout à fait l'amour, mais une attente
 D'on ne sait quelle ardeur
S'insinue et revêt la phrase indifférente
 D'un étrange bonheur.

Ce n'est pas tout à fait ta voix, ô ma Tendresse,
 Ni ton baiser vainqueur.
Alors, d'où renaît donc l'espoir qui me traverse
 Et m'entre dans le cœur?

TABLE DES POEMES

A mon Fils.....	11
La Vie.....	13
Dix-Huit ans.....	15
Soir	16
Pardonne-moi, Seigneur!.....	17
Vins-tu ô mon Destin.....	18
Aimer cet instant-là.....	19
Mon Amour éperdu s'est enfui.....	20
Ciels de France.....	22
Le passé.....	23
Pluie	24
Avoir l'âge enfiévré.....	25
Le cavalier.....	26
Ce soir, tu es passée.....	27
Dimanche solitaire.....	28
Chanson de printemps.....	29
Le fil.....	30
Marine	31
Divergences	32
Anniversaire	33
Venez à mon secours.....	34
Un jour je m'en irai.....	35
Neige	36
Mon cœur, on vous a laissé.....	37
A l'heure du revoir.....	38
Rose coupée.....	39
Se peut-il.....	40
A Anna de Noailles.....	41
Dans ta splendeur indifférente.....	42
Nostalgie	43
Encore un instant de bonheur.....	44
Matin d'automne.....	45
Il est trop tard pour le bonheur!.....	47
Il neigeait aujourd'hui.....	48

Jardin de Lindfield.....	49
Tel que vous êtes là.....	50
Nuage	51
Complainte	52
Si tranquille est la nuit.....	54
Je languis loin de vous.....	55
Pourquoi me suivez-vous.....	57
Gouttes	58
Non, tu n'étais pas tout.....	59
Où j'avais mis mon cœur.....	60
Venez, que je vous chante.....	61
Je ne peux oublier.....	62
Je ne sais pas parler.....	63
Un rayon.....	64
A l'amitié.....	65
Impuissance	66
La chanson du condamné.....	67
Ciel de Paris.....	68
Cette voix claire.....	70
Matin vert pâle.....	72
Train	73
Dépossession	75
Clair-Obscur	76

CE RECUEIL A ÉTÉ TIRÉ SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DES ARTS ET MANUFACTURES,
9, RUE LAROMIGUIÈRE, A
PARIS-V^e LE 30 MARS 1952. LE
TIRAGE A ÉTÉ EFFECTUÉ A
350 EXEMPLAIRES DONT 30
EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
CRÈVECŒUR DES PAPETERIES
DU MARAIS, NUMÉROTÉS DE
1 à 30 ET 320 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 31 A 350 SUR
PAPIER BOUFFANT.

Exemplaire N°

277

Dépôt légal 2^e trimestre 1952
N° d'édition : 32

GINETTE BONVALET

BLEU-NOIR

RYTHMES ET COULEURS

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 071184490